

LA MISE EN SCÈNE DE L'IMAGE

William KENTRIDGE

More sweetly play the dance - 2015



« Pour Kentridge, l'animation est en soi une forme politique, une interface, une sorte de membrane permettant de donner vie à ce qui se joue entre les aspirations subjectives de l'individu et son rapport au monde extérieur. Dès lors, toutes les traces et les effets de flou sont un moyen de révéler l'élan vers le monde, de faire respirer sa mémoire, dans sa dimension transitoire et changeante. Le monde est mouvant comme les images d'un film. »

Léa Bismuth, commissaire d'exposition et critique d'art.

Place du spectateur **Dispositif**

œuvre engagée **œuvre sonore**

MOUVEMENT **Narration**

interdisciplinarité *image animée*

MISE EN SCÈNE **PROCESSION**

théâtralité **collaboration**

SOMMAIRE

. « *More sweetly play the dance* » 2015.

- Présentation de l'artiste
- William Kentridge et le dessin
- William Kentridge et l'animation du pauvre
- William Kentridge et la mise en scène et l'image
- William Kentridge et la part d'autobiographie dans son œuvre
- William Kentridge et la pluridisciplinarité
- William Kentridge et l'Afrique
- William Kentridge et la relation au temps

- La mise en scène et le dispositif technique

Fiche élève 1 – Légender une œuvre – ce que je vois

- La mise en scène et la présentation au public
- La mise en scène et la place du spectateur

- Liens avec les questionnements transversaux

L'artiste et la société

- Liens avec les questionnements transversaux

L'art, les sciences et les technologies

- Liens avec les questionnements interdisciplinaires

Liens arts plastiques et théâtre, danse et musique

- Liens avec les questionnements interdisciplinaires

Liens arts plastiques et architecture, paysage, Design d'objet et d'espace

- Liens avec les questionnements interdisciplinaires

Liens arts plastiques et cinéma, animation, image de synthèse, jeu vidéo

Fiche élève 2– Analyser une œuvre – Ce que je comprends de l'oeuvre

.Filiations

ANIMATION :

Georges Méliès – Les effets spéciaux, l'illusionnisme dans le cinéma.

Pierrick Sorin – Théâtre optique et burlesque

BLU - stop-motion et street art – mise en scène de l'image.

Fiche élève 3 – Mise en scène de l'image – Mes références, mes filiations

.Lexique

PRÉSENTATION DE L'ARTISTE

William KENTRIDGE (1955) Artiste pluridisciplinaire Sud-Africain

William Kentridge suit tout d'abord des études de **sciences politiques** et d'études africaines, imprégnées par le combat de son père pour Nelson Mandela (son père était l'un de ses avocats). Mais le goût du dessin et de l'art le pousse à entrer aux Beaux-Arts de Johannesburg. Il étudie le **mime** dans une école à Paris mais aussi le théâtre devenant : **acteur** puis **metteur en scène** dans une compagnie à Johannesburg. Dans la suite logique, il devient directeur artistique (cinéma, feuilletons). C'est tout ce parcours qui va nourrir son travail ouvrant ainsi à un travail pluridisciplinaire qu'il nous propose depuis trente ans déjà.

William Kentridge aime mélanger les médiums et les exploiter dans leur diversité plastique. C'est l'intérêt porté pour le dessin qui sera le fil conducteur, c'est la base de toutes ces œuvres. Il réalise plusieurs séries, dessin au fusain, animation, installation...où la mise en scène de l'image sera toujours au cœur de ses projets. Les mots clés sont théâtralité. Engagement, temporalité, procession.



William KENTRIDGE

CITATION : « *Je m'intéresse à l'art politique, c'est-à-dire un art de l'ambiguïté, de la contradiction, de gestes inaboutis et d'issues aléatoires. Un art (et une politique) dans lequel l'optimisme est bridé et le nihilisme tenu à distance. Le film lui-même [...] s'insère dans une série de projets qui traitent de désespoir en cette ère de disparition des utopies...* » William Kentridge.



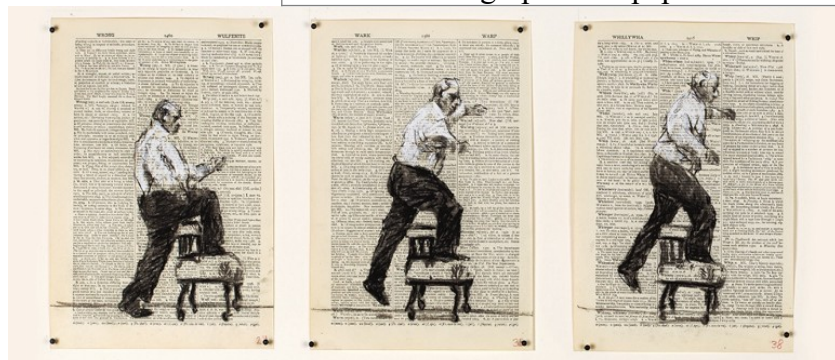
Arc/procession : Develop Catch up, even surpass – 1990
Composée de 11 feuilles superposées, 8 m de long.



Remembering the Treason Trial, 2013
Lithographie sur papier



Felix in exile film d'animation
Image extraite.



Série : ***Second hand reading***, 2013, vidéo.
Dessins au fusain réalisés dans un livre puis filmés.

WILLIAM KENTRIDGE ET LE DESSIN

LE CONTEXTE:

Comme un enfant qui dessine continuellement dans son enfance en attendant de trouver de nouveaux moyens d'expression pour se construire. L'artiste William Kentridge s'est construit avec le dessin ne l'ayant jamais quitté, insatiable, il dessine continuellement et en fait indéniablement la force et la base même de l'ensemble de ses œuvres.

SA FORMATION :

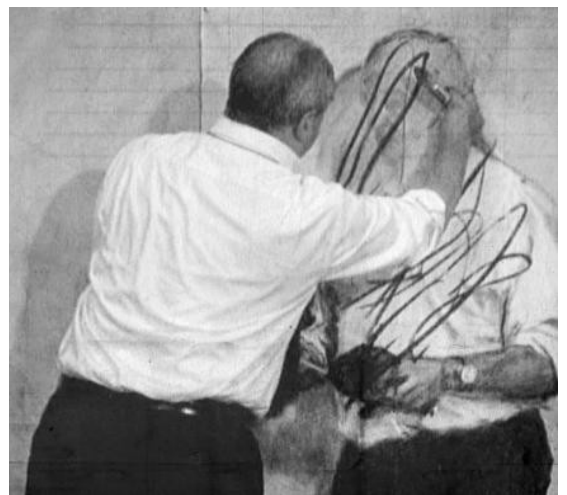
Il s'initie au fusain et à la gravure dans les années 1970, influencé par l'œuvre de Rembrandt, Goya, Manet ou l'Anglais Hogarth. Kentridge suit une formation très rigoureuse en apprenant à dessiner sur le vif et de façon académique avec des natures mortes.

***FUSAIN** : Outil pour dessiner. Au départ, c'est un arbuste, on utilise ses branches, du saule ou du fusain d'Europe (nom latin). Mais c'est un outil traditionnel longtemps utilisé pour le dessin. Il s'agit d'un morceau de bois brûlé ou plus communément de charbon de bois. Il en existe de différentes tailles.

Chez Kentridge, l'attrait pour le fusain est tout sauf anodin :

Il s'agit bel et bien d'un choix stratégique, choix fait pour ses qualités physiques et graphiques (des nuances de noir, intenses ou douces), mais il est aussi fragile (friable, peut se casser, il est poudreux). Ainsi son effacement dans le temps ou par la main est irréversible dans un dessin s'il n'est pas fixé (par un fixatif, ou produit type laque à base de colle).

Kentridge utilise le fusain pour dessiner sur un support papier qu'il conserve bien qu'il va volontairement effacer après une série de prise de vue. Ce qu'il aime, c'est de voir les traces, le passage du fusain, du dessin, du passé et du présent. Cet effacement est un travail qu'il opère dans une dimension temporelle voulu et doublé par le principe du stop-motion, procédé d'animation qu'il utilise en parallèle.

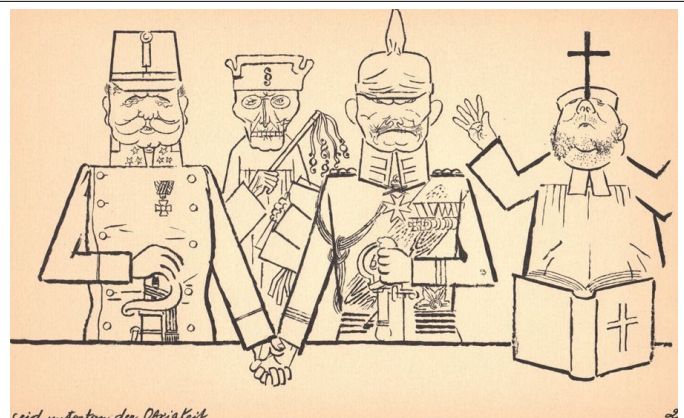


DÉMARCHE :

Kentridge fonctionne d'abord, par le dessin, ce qu'il appelle une « géographie » : à l'aide de photographies qui lui servent de modèle, il pose les bases visuelles du décor dans lequel il va faire évoluer ses personnages. Il réalise un premier dessin au fusain, à l'origine du processus d'animation. Puis le long travail d'animation commence, consistant en des phases successives de gommage, d'effacement, de transformation et d'ajouts de dessins. Kentridge décrit son art comme volontairement physique, engagé dans la matérialité du papier.

SES INFLUENCES :

Fortement influencé par le langage pictural de l'expressionnisme allemand envers des artistes tels que **Georg Grosz**, Otto Dix, Max Beckmann), William Kentridge est avant tout un dessinateur. Ses dessins sont au fusain et à l'encre de Chine ou par accumulation de débris de papier noir et là c'est l'influence des **collages Dadaïstes** qui entre en jeu, l'aspect absurde, bricolé et pauvre sont mots clés dans le travail de Kentridge. Il est aussi influencé par l'univers cinématographique de **Georges Méliès** dont il apprécie le côté bricolé et fantastique, d'ailleurs il lui rendra hommage dans un projet intitulé 7 fragments.



Georg Grosz, hintergrund, (contexte) dessin, 1928

SA TECHNIQUE : *L'animation du pauvre*

Au milieu des années 80, William Kentridge met au point une technique cinématographique qu'il appelle "**animation du pauvre**", composée de photographies de dessins au fusain et de collages. Il en développe le principe à partir de 1989 dans une série intitulée *Drawings for projection*.

Au lieu de multiplier les dessins pour suggérer le mouvement, il dessine au fusain sur la feuille et en efface des parties, après avoir photographié l'étape précédente, puis recommence un autre dessin. Les traces d'effacement restent visibles et, au fur et à mesure, la figure se transforme pour devenir autre chose. L'intérêt de ces films, au delà de leur poésie et des sujets qui traitent le plus souvent de l'histoire de l'Afrique du Sud, est de révéler le processus de fabrication de l'image.



Drawings for projection.

LE COLLAGE : technique du pauvre

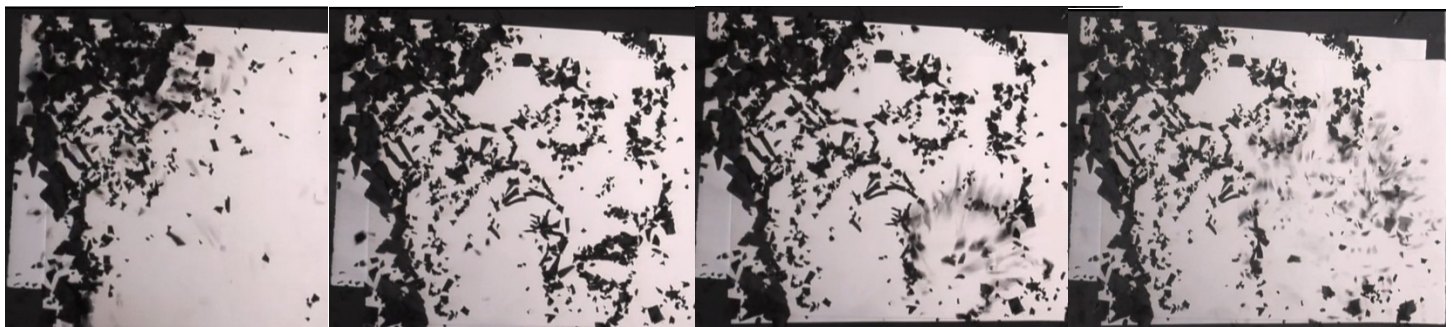
Le collage (papier posé, reposé, épinglé...).

Un autre procédé utilisé par William Kentridge pour créer l'image est le collage, inspiré par les techniques de collage et de montage des mouvements d'avant-garde, de Dada au constructivisme russe.

Kentridge recouvre ses supports papier d'encre de Chine. Ces derniers sont déchirés en morceaux ou sous forme de bandes pour constituer les figures. Là encore, avec ce procédé, W. Kentridge laisse apparent le "faire" de l'image, il ne triche, montre son processus, son « bricolage » ainsi il s'inscrit dans l'histoire du collage de l'entre-deux-guerres où c'était le seul matériau de l'époque.



Kentridge esquisse rapidement ses formes, place Les morceaux de papiers noirs pour composer l'image et progressivement elle prend forme. Tout est photographié. Puis vient le moment de la destruction (hors camera, il secoue violemment un papier pour faire du vent et disperser les fragments...). La technique « simpliste », « pauvre », « bricolée » trouve toute son efficacité par le mélange des médiums (dessin, collage, vidéo).



Breathe, captures d'écran de la vidéo, où l'artiste montre son processus dans son atelier.

WILLIAM KENTRIDGE ET LA MISE EN SCÈNE DE L'IMAGE

La mise en scène de l'image est au cœur de l'œuvre de Kentridge.

Kentridge est un fou de travail, perfectionniste, il prend le temps de réfléchir à la forme finale que prendra son projet. **Protéiforme** de par sa pluridisciplinarité, une partie de son œuvre est marquée par ces mariages entre images et son. La mise en scène s'opère dans l'espace, la mise en place des différents écrans, l'éclairage, les haut-parleurs dans la salle, les chaises à la disposition du public, tout est pensé. Car c'est dans une ambiance sonore et visuelle que Kentridge plonge le spectateur en scénographiant sa mise en scène. On parle alors de **THÉÂTRALITÉ**.

Scénographie : C'est l'étude de l'art de la scène par des moyens techniques de mouvements ordonnés et scéniques. C'est le fait de penser la mise en scène en tenant compte des très nombreux paramètres comme la lumière, l'espace, les décors, les placements des personnages, la musique... Dans tous les arts du spectacle, la scénographie tient une place très importante. On retrouve ce goût de la scénographie dans l'œuvre de Kentridge à travers son métier de metteur en scène et de la théâtralité qui lui est chère. Ici *the refusal of time* propose d'immerger le spectateur au cœur de l'œuvre encerclé par des écrans, une machine bruyante qui s'anime et des porte-voix.



The refusal of time, 2012, scénographie plaçant le spectateur au cœur de l'œuvre (image, son).

La place du hasard dans son travail : Le hasard existe, il l'accepte, mais il est moindre, il a lieu lors du travail au fusain et à la prise de vue. Kentridge tient compte de cet inattendu et tire parti de ce dernier à des fins créatives. C'est ce qu'il nomme *le heureux hasard* car pour lui, il n'y a pas d'erreur ni d'échec. Il précise qu'il fait partie intégrante de son travail car lui même peut changer d'idée autant qu'il le souhaite (du coup il n'écrit pas de scénarios ni prépare de story-board). L'usage du fusain y contribue, les traces, les effets sont là, restent parfois comme des **palimpsestes**. Comme si le passé était encore présent, cela fait partie de l'histoire du dessin, de l'œuvre mais aussi du récit (narration), du contexte représenté, comme une mise en abîme. **Mais en ce qui concerne la présentation finale, le dispositif est quand à lui bien rodé, bien maîtrisé.**

L'oeuvre au programme : *More sweetly play the dance*, 2015



Scénographie également pensée par Kentridge qui immerge le spectateur d'images animées tout autour de lui dont la diffusion sonore se fait par quatre porte-voix dispersés dans la pièce et ce pour de nombreuses œuvres pluridisciplinaires dont il aime marier les genres et les bousculer.

WILLIAM KENTRIDGE et la part autobiographique dans son œuvre

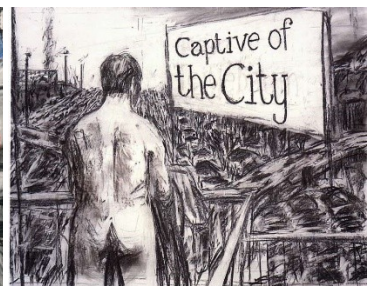
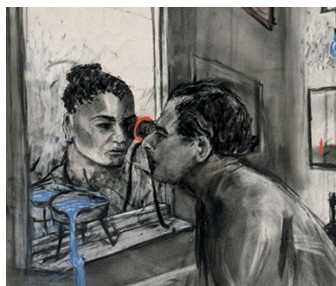
Comme pour de nombreux artistes (tradition oblige), l'ego de l'artiste, son immortalité et bien d'autres raisons ont poussé les artistes à laisser des traces de leur visage ou présence dans leurs œuvres au delà de la signature, ou de la facture de l'artiste (geste), l'identité physique est tentante car l'anonymat existe au delà du nom chez les artistes qui ne sont pas sur scène. Que cela soit dans la peinture, dans l'*école d'Athènes*, 1508/12 le peintre Italien Raphaël intègre parmi les nombreux portraits des plus grands hommes avant son époque, son propre portrait dans un coin de l'œuvre. Le peintre Sandro Botticelli fait de même dans son *Adoration des mages*, 1475. Le cinéaste Alfred Hitchcock aimait glisser sa silhouette (largement identifiable) dans ses films. Coquetterie, trait d'humour ou besoin de reconnaissance, ces clins d'œil se poursuivent encore aujourd'hui. William Kentridge utilise sa propre image et son propre corps comme un élément essentiel, jouant plusieurs personnages. Il fera de même à travers deux personnages qui seront ces *alter ego*.

Déf. Œuvre autobiographique : se dit d'une œuvre dont l'auteur/l'artiste fait mention de sa vie, d'éléments ou images intimes, parfois cela relève d'événements survenus dans sa vie et se répercutant dans son travail de façon consciente ou non. Exemple : Van Gogh et son oreille coupée, Christian Boltanski et sa relation à la Shoah. Avec la création de *Johannesburg, 2nd Greatest City after Paris*, en 1989, Kentridge entame un cycle de courts films d'animation où deux personnages vont faire leur apparition et deviendront récurrents, emblématiques, il s'agit de deux alter ego du nom de Soho Eckstein et Felix Teitlebaum.

- **Soho Eckstein**, il symbolise l'homme d'affaire rapace, capitaliste, avide, un magnat de l'immobilier, possédant des mines dont la conscience trouble reflète certains aspects de l'Afrique du Sud de l'époque, Soho est identifiable par son costume à rayures, c'est un homme riche qu'il représente avec une grande bouche. Avec son rival Felix, ils vont tous deux incarner les deux visages de la ville de Johannesburg.



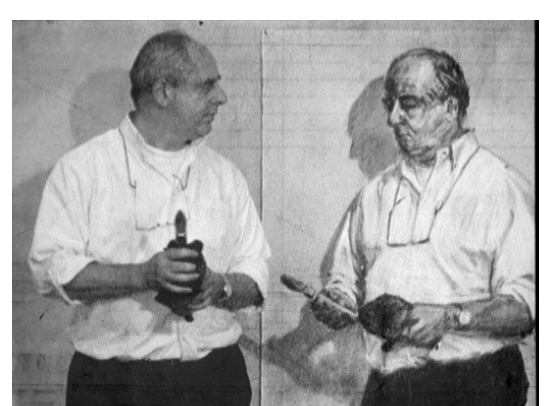
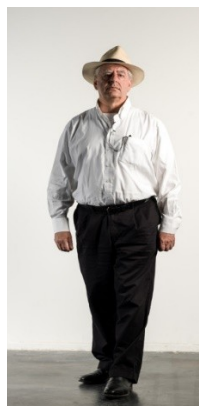
- **Felix Teitlebaum**, c'est alter ego sensible de Soho cité au dessus. Felix incarne le pouvoir ien qu'il soit toujours nu (idée de pouvoir propre, pur). La femme de Soho tombe amoureuse de Felix qui a plus de valeurs que Soho, ce qui va changer le caractère de Soho. Felix assume souvent le rôle de substitut de l'artiste. Il est romantique et reconnaissable dans les dessins et animation de Kentridge.



CITATION : « Il y a quelque chose de moi dans chacun de mes personnages... ou tous les deux sont en moi. »

William Kentridge est identifiable aussi par sa tenue vestimentaire qui est un indice, un accessoire de continuité et de raccord aussi dans ses animations, ses dessins. Il est à la ville comme dans son atelier et ses œuvres, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise blanche, le monocle au nez (il déteste les lunettes) et parfois un chapeau l'accompagne. Mais il n'apparaît pas dans cette œuvre.

Dans sa série la plus récente de films expérimentaux *Drawing Lessons* débutée en 2009, W. Kentridge se met en scène dans l'atelier en tant qu'artiste et en tant que modèle.



W,K photographié. Ici image extraite de *Drawing Lessons*

WILLIAM KENTRIDGE et la pluridisciplinarité

William Kentridge pratique une forme d'art total en mélangeant image ET son. Dans ses environnements, la danse, le théâtre et la musique ont une part importante. Il met aussi en scène des opéras. La démarche de Kentridge peut alors être qualifiée de PROTÉIFORME car sans cesse en mouvement et toute en esquisse, au sens Propre comme au sens figuré. C'est ce qui fait sa force visuelle et plastique. C'est en rentrant dans son atelier que l'on comprend son processus, où tout commence par des croquis, des recherches et une expérimentation constante dans son laboratoire. Son atelier est un lieu de rencontre et d'échanges un peu comme celui de Gustave Courbet, chef de file du mouvement réaliste du milieu du XIX° (voir *l'atelier du peintre*, tableau de 1855 conservé au musée d'Orsay à Paris).

CITATION : "L'atelier est un espace fermé, physiquement mais aussi psychiquement, comme un cerveau en plus grand ; la déambulation dans l'atelier est l'équivalent des idées qui tournent dans la tête, comme si le cerveau était un muscle que l'on pourrait exercer pour le mettre en condition et améliorer ses performances." (W. Kentridge, *Cinq thèmes*, op. cit., p 13 - W. Kentridge LaM catalogue).

Déf. Pluridisciplinaire/pluridisciplinarité : Se dit d'une œuvre faisant appel à plusieurs domaines artistiques, mariés les uns aux autres de façon homogène pour former une œuvre.

Kentridge produit ses premiers films d'animation développant une *animation du pauvre* composée de photographies, de dessins au fusain et de collages mais cela peut être : Dessin, gravure, peinture, encre de chine, photo, performance, mime, cinéma, animation (stop-motion), théâtre, musique, installation vidéo, tapisserie. Ainsi il relie les arts plastiques aux domaines du théâtre et de la musique permettant une parfaite entrée dans les nouveaux programmes.



William Kentridge explique que dans son atelier, il s'y passe toujours quelque chose, on y chante, on y danse, on discute, on observe, que de son côté il expérimente, coupe, découpe, déchire, place, déplace, remplace... et filme ces moments, ces récits qui se construisent dans le temps et avec cette constante présence du temps, « *work in progress* », la genèse de l'œuvre s'opère sous ses yeux et ceux de ses assistants. Il y fabrique ses maquettes, ses différents dispositifs. Lorsqu'il travaille avec des bouts de papiers non collés sur sa table, c'est du haut de sa mezzanine qu'il filme le processus afin d'écraser les perspectives et éviter la déformation de l'image. Il exploite donc intelligemment les lieux.



William Kentridge, intérieur de son atelier recouvert de dessins au fusain.

WILLIAM KENTRIDGE et l'Afrique du Sud

GÉOGRAPHIE : Afrique du Sud est un pays situé tout en bas du continent Africain, on y trouve le Cap de bonne espérance et la capitale Le Cap. William Kentridge est le 28 avril dans la ville de Johannesburg, située en Afrique du Sud. Certainement l'une des villes les plus connues, mais ce n'est pas la capitale. Johannesburg est la plus grande ville d'Afrique du Sud et la capitale de la province de Gauteng. Son nom nous est parvenue pour des raisons sinistres, violences liées à l'Apartheid. C'est un des quartiers de Johannesburg qui fera l'objet de citation de la part de Kentridge : **Sophiatown**. il collabore avec la *Junction Avenue Theatre Company* pour la pièce *Sophiatown* (1986-89) mettant en scène l'évacuation forcée et la démolition de ce quartier noir misérable de Johannesburg.

Afrique du Sud



HISTOIRE :

En mars 1960, Johannesburg a été le théâtre de nombreuses manifestations contre l'apartheid en réponse au massacre de Sharpeville. En juillet 1963, la police sud-africaine a perquisitionné une maison dans la banlieue de Johannesburg, à Rivonia, où neuf membres du Congrès national africain (ANC), interdit, ont été arrêtés sous l'inculpation de sabotage. Parmi les neuf personnes arrêtées figuraient un Indo-Sud-Africain, deux Blancs et six Noirs, dont l'un était Nelson Mandela. Il sera emprisonné 27 ans (1963-1990) et deviendra, le symbole de la lutte contre l'Apartheid, le racisme, les inégalités raciales et sociales dans son pays, porté par le peuple Africain, il reçoit en 1993, le prix Nobel puis devient en 1994 le premier président noir de l'Afrique du Sud.



Nelson Mandela
(1918-2013)

Lors de son procès, le père de William Kentridge, Sydney Kentridge sera l'un des avocats de Nelson Mandela, d'où le lien fort pour l'artiste qu'est William Kentridge d'avoir grandi avec des valeurs et une lutte constante pour l'égalité, la paix, la liberté. Son travail transpire ces valeurs et pérennise cette lutte et le devoir de mémoire.



Traduction en Néerlandais

William Kentridge est à jamais marqué *par cette ville provinciale assez déprimante* et par la politique d'apartheid de son pays. Une Afrique du Sud qu'il ne quittera jamais, malgré ses nombreux voyages, vivant et travaillant dans sa ville natale *en bordure des immenses soulèvements sociaux mais éloigné d'eux*, puisqu'il est blanc.

CITATION : *“Je n'ai jamais essayé de réaliser des illustrations de l'Apartheid, mais les dessins et vidéos sont sans doute nés de, et alimentés par, la société meurtrie qui en est le résultat. Ce qui m'intéresse, c'est l'art politique, c'est à dire l'art de l'ambiguïté, de la contradiction, des gestes inaccomplis et des fins incertaines.”*



Sophiatown,
décor de théâtre



Image extraite de « ***More sweetly play the dance*** »

L'Afrique de Kentridge, c'est la ville de Johannesburg son histoire, son passé, W.K en devient sa mémoire visuelle et leur rend hommage Tout en alertant sur les inégalités et les violences de ce monde.

WILLIAM KENTRIDGE et la relation au temps dans son œuvre

LA RELATION AU TEMPS : L'idée d'érosion du temps sur le paysage, les hommes, l'Afrique du Sud...est visible à travers la technique du stop motion pratiquée au fusain par Kentridge.

William Kentridge est un virtuose de la mise en scène, par son aspect « bricoleur », son côté « touche à tout de génie ». Il exploite le processus d'animation que l'on appelle : *le stop-motion*.

L'état final de chaque dessin est alors un véritable enregistrement de cette succession laborieuse d'effacements et d'ajouts, tel un palimpseste qui exprimerait la tension émotionnelle entre l'oubli et le souvenir. La relation au temps est donc primordiale dans son œuvre.

More sweetly play the dance, 2015

- L'aspect linéaire des écrans qui se déroulent dans la salle accentue le mouvement, le déplacement
- La marche mise en scène par/pour la procession.
- Le travail des fonds avec le stop motion au fusain – effacement, présence/absence, palimpseste
- Le mouvement/déplacement physique des personnages (performeurs, fanfare...).
- Les effets de changements dans les paysages, idée de vent, de déplacement.
- La danse
- La musique

More sweetly play the dance, 2015, huit projecteurs vidéo HD, de quatre mégaphones et chaises.



WILLIAM KENTRIDGE et la COLLABORATION

LA COLLABORATION : La collaboration conduit à la pluridisciplinarité et inversement. Ces échanges se sont particulièrement développés dans les installations de Kentridge qui environnent le spectateur d'objets et d'écrans présentant des films où les disciplines collaborent pour explorer la condition humaine, en particulier la thématique de la migration, principalement associée au contexte politique et social de son pays, l'Afrique du Sud.

L'œuvre au programme : *More sweetly play the dance*, 2015

Chez William Kentridge, la collaboration n'est pas unique mais multiple. Entre ses assistants dans son atelier et le fait de faire appel à des personnes extérieures pour leurs compétences (musiciens, fanfare, danseurs, acteurs...). Kentridge aime le mariage des genres car il exploite la pluridisciplinarité.

COLLABORATIONS :

Danse : Collaboration avec la danseuse et chorégraphe Sud-Africaine **Dada Masilo**.

Musique :

La musique est écrite par **Johannes Serekeho**.

Pour les percussions, c'est **Tlale Mahkene**.

Pour le chant, il y a deux voix, celles de **Bham Ntabeni** et **Moses Moeta**.

Pour la fanfare, c'est l'*African Immanuel assemblies brass band*, composé de cuivres et de tambours.

Mixage sonore réalisé par **Gavan Eckhart**.

Performeurs : Ils sont au nombre de huit, les autres sont les musiciens de la fanfare.

Costumes : Collaboration avec la costumière Belge **Greta Goiris** avec qui Kentridge travaille depuis 2005.

Vidéo : Réalisée par **Janus Fouché**.



La danseuse et chorégraphe Dada Masilo répétant ici avec Kentridge avec lequel elle a beaucoup collaboré.

LA PROCESSION : un thème récurrent dans son travail

CONTEXTE :

Durant l'apartheid, alors que de nombreuses réunions de plus de 10 personnes étaient interdites par la loi, *les processions* sont donc qualifiées comme une forme de manifestation, de contestation. Ainsi, le groupe pouvait être arrêté. Et à l'époque, se rassembler était bien une attitude de protestation.

CITATION : *"La procession est une forme que j'ai utilisée maintes fois auparavant, essayant d'englober dans mon travail la plus grande partie de la population mondiale. La procession sans fin de personnes portant sur leur tête et leurs épaules des paniers, des paquets de vêtements, des butins de guerre. toute l'Histoire portée par eux."* William Kentridge à propos de *More Sweetly Play the Dance*, à Amsterdam, 2015.



La procession est une façon de montrer la contestation qui est en marche. Kentridge l'utilise comme un leit motiv, un élément récurrent dans son travail. Elle accentue l'idée de déplacement et d'atroupement, rendant le groupe plus fort en défilant tel un cortège illimité comme pour en accentuer les revendications. La procession a donc une dimension politique ici. C'est un moyen visuel de figurer une manifestation mais aussi du mouvement.

WILLIAM KENTRIDGE et la place du spectateur

Durant des siècles, le rôle du spectateur a été relativement inactif, la peinture était purement rétinienne, séduisant l'œil et la technique. Puis, elle s'est enrichie du savoir et du discours (peinture mythologique, religieuse, d'histoire). Puis la peinture a cherché à l'intégrer en ouvrant l'espace du tableau, à l'inviter au voyage.. Mais il est vrai que dès lors qu'il s'agit d'une œuvre présentée autrement qu'accrochée à une cimaise au mur (tableau, présentation traditionnelle en frontalité), le spectateur n'est plus inactif mais est bel et bien, sollicité et devient un élément de l'œuvre permettant alors aussi à celle-ci de vivre. L'apparition de nouvelles formes d'expression va contribuer à le solliciter. Les nouvelles technologies aussi apportant de nouvelles entrées sensorielles (la vue, l'ouïe par le son, parfois des odeurs...).

Frontalité avec l'œuvre, simple «spectateur». Le corps reste inerte, seuls le regard et le cerveau sont actifs.



Musée du Louvre, peinture académique.

Déambulation, il devient spect-acteur. L'œuvre devient spectacle, voire spectaculaire parfois. Cela fait partie des attentes du public au XX^e à aujourd'hui (demande et attente spectatorielle).



Yayoi Kusama, ***Dots obsession installation.***

William Kentridge est un artiste Sud-Africain pluridisciplinaire, c'est à dire faisant appel à un savant mariage de médiums différents au coeur de ses projets.

L'œuvre au programme de William Kentridge « *More sweetly play the dance* » est une œuvre pluridisciplinaire, il s'agit d'une installation vidéo et sonore d'une durée de 15 minutes.

Dans un premier temps, la durée de 15 minutes est une durée assez longue pour une vidéo obligeant le spectateur à s'attarder dans la salle afin de saisir l'ensemble de la vidéo et de son contenu. Il place le spectateur dans la pénombre générant une certaine ambiance où le spectateur est plongé dans un rapport ambivalent entre intimité, une forme de joie portée par la musique et cette expérience et conscience collectives qui l'annule.

L'œuvre se propage dans l'ensemble de l'espace et ce sur 8 écrans, offrant une vision panoramique de l'histoire qui se déroule devant nos yeux. Le tout prolongé par les 4 porte-voix (mégaphones) qui diffusent le son (différents chants ethniques, la musique de la fanfare, le son des djembé...)



Ci-dessus : Présentation de l'oeuvre au musée des Beaux-arts d'Ottawa, Canada, en 2015. Des chaises au Design différent, sont réparties évitant ainsi à la fois, la standardisation d'une installation rigide contre le mur par cette répartition aléatoire et la possibilité du Spectateur de se cacher dans le noir.

Ci-contre : présentation à Strasbourg en 2017.



L'oeuvre au programme « *More sweetly play the dance* », 2015 – La technique

Installation vidéo panoramique composée de 8 projecteurs vidéo HD et de 4 haut-parleurs, durée 15 minutes, environ 40 m de long, chaises installées dans l'espace au milieu de l'œuvre.

CONTEXTE: Invitation de EYE, le musée du cinéma d'Amsterdam, l'œuvre « *More Sweetly Play the Dance* » a été présentée pour la 1ère fois dans le cadre de l'exposition *If We Ever Get to Heaven*, au printemps et à l'été 2015. Puis elle a été diffusée dans différents musées, lieux culturels ainsi que d'autres œuvres de l'artiste. En 2015, au musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa. En 2016, à Londres puis à Arles à la *Fondation Luma*. En 2017 à Strasbourg au *Stimultania...*

TITRE : *More sweetly play the danse* peut être traduit en « *Jouez la danse plus doucement* »
Le titre fait allusion à une ligne d'un célèbre poème de Paul Celan: "Jouez la mort plus doucement ..."

TECHNIQUE et OUTILS:

- 1 - Composée d'une base de **dessin au fusain** pour construire ce qui servira d'**arrière-plan** aux huit panneaux différents, ce sont des paysages changeant de par le travail d'effacement mis en place par l'artiste au fusain pour dynamiser les images et rendre vivant ces fonds qui donnent une dimension temporelle par leurs mouvements (vent, nuages...).
- 2 - **Animation par le stop-motion** pour capter les effets produits au fusain des paysages qu'il dessine.
- 3 – **La partie accessoires :** la fabrication des silhouettes en acier qui seront portées par les acteurs (visages, bouquets de fleurs aux grandes feuilles).
- 4 – **La partie théâtrale,** écrire le scénario, travailler la mise en scène, trouver les acteurs et les danseurs, faire les répétitions...
- 5 – **La partie musicale** Kentridge collabore avec différents corps de métier, musiciens, chanteurs, compositeurs.
- 6 – **Réglages** entre le son, l'image et les différents écrans. Mixage du son, réalisation de la vidéo.

VIDÉO :

La vidéo présentée ici sous la forme d'une installation associée à d'autres techniques comme le stop-motion (dessin) et la bande son, est diffusée sur huit grands écrans par 8 projecteurs vidéo HD. En effet, chacune partie filmée correspond à un canal distinct, la continuité entre chacune est parfois légèrement décalée. Cette touche d'imperfection est bénéfique à l'œuvre de par la spécificité du processus et la non-recherche de perfection de la part de l'artiste.



L'oeuvre au programme « *More sweetly play the dance* », 2015 - Les personnages

Les personnages sont nombreux. Ils représentent toute la diversité de la population de l'Afrique (et indirectement d'autres pays). Ils sont parfois bien identifiables comme les musiciens de la fanfare / les malades d'Ebola et leur perfusion / les politiciens avec le costume-cravate, le pupitre et les micros / les esclaves tirant des charriots, des sacs ou des cadavres / les réfugiés avec le peu de biens qu'ils possèdent / le danseur en boubou du début /



« L'homme lance des feuilles au dessus de sa tête, comme des tracts appelant à la contestation. Le porte-drapeau suit derrière et confirme la protestation engagée. »



A droite : Les malades d'Ebola défilent avec leur perfusion (métaphore de la danse macabre). ▲



La couleur est présente dans la vidéo. Ici un drapeau rouge qui est une connotation politique évidente et en même temps il résonne comme un cri.



Un homme dans une cage, très symbolique, ici tout est dit sur les droits et les conditions des hommes de couleur et sur leurs propres terres.



La procession des silhouettes découpées dresse une galerie de portraits d'hommes et de femmes dont certaines sont des figures identifiables, célèbres de statues Romaines, personnalités chinoises ou encore celle d'un mineur est identifiable avec son casque, sa lampe et son étole autour du cou. Ici Kentridge fait écho aux révolutions mais aussi plus localement, aux exploitations minières par les blancs. Les silhouettes sont fabriquées comme des étendards (portée symbolique) et découpées dans du carton découpé puis collées sur des baguettes pour les consolider lors de la marche (aspect bricolage, matériaux pauvres voulus par l'artiste).

L'œuvre au programme

« *More sweetly play the dance* », 2015 - Le sujet traité**SUJET :**

Son pays, son histoire : l'Afrique du Sud. Un pays avec une longue histoire de division raciale et d'inégalités.

- Pourquoi ce thème en 2015 ?

Il concerne en partie l'Afrique. Tout simplement parce que c'est son pays et que l'artiste pointe entre autre ce sujet toujours d'actualité : Racisme, (même si en Afrique du Sud on l'a nommé Apartheid). Ces luttes locales existent toujours (abolies normalement en 1991 en Afrique du Sud) mais le constat actuel montre que ça se transforme aujourd'hui en un mouvement mondial. Kentridge en profite pour rappeler que le racisme et la ségrégation ne sont toujours pas réglés à notre époque (et encore moins aux États-Unis). Il en est de même sur l'évocation des migrants forcés de s'exiler pour survivre.

- Pourquoi le thème de la procession ?

L'œuvre représente une procession de personnages principalement silhouettés ou rétroéclairés entrant par la gauche et se frayant lentement un chemin sur huit écrans vidéo avant de sortir à droite de l'écran. Cela en fait une œuvre et un artiste engagés. **La procession est symbolique**, à l'époque la plus forte de l'Apartheid, la réunion de plus de 10 personnes était interdite. Ainsi, une procession devient un moyen de protester et de défiler, c'est une volonté sociale et politique, c'est clairement une **manifestation de contestation** (pour Kentridge, cela contribue aussi à la mettre en lumière). On pouvait être condamné juste pour s'être réuni même entre amis (suspicion de complot, de trafic...).



La procession est visible, à la fois par le dispositif mis en place par l'artiste dans l'ensemble de la salle, mais aussi par le flux constant des entrées et des sorties, créant du rythme et l'impression d'un interminable défilé. Le dispositif et le sujet sont propices à la narration, ce qui en fait une fresque historique troublante.

La danse macabre : C'est un thème présent dans l'art et plus précisément la culture populaire à la fois en Europe (dans le folklore), apparu à la fin du Moyen Âge. On retrouve ce thème dans l'œuvre de Kentridge à travers le triste constat qu'il déploie et que le spectateur peut ressentir. **La métaphore est visible avec le passage des malades D'Ébola et le traîneau des trois squelettes.**

La Danse macabre puise sa source à la fois dans la vie de tous les jours, les inquiétudes de l'époque, le rapport à la mort et dans l'imaginaire. Par cette danse (une sarabande) qui mélange les morts et les vivants, rappelle aux mortels combien ils sont fragiles sur cette terre. Elle présente la vanité des hommes. Elle apprend aux plus grands que personne n'est au-dessus des lois, mais tous égaux face à la mort (la guerre, la maladie et plus particulièrement la peste). On peut voir la danse macabre comme un message subliminal destiné au spectateur doublé d'une pointe d'humour pour évoquer ce cortège joyeux et lugubre à la fois.

Le défilé des squelettes tirés sur un chariot.**Référence à mettre en lien :**

Christian Boltanski,
Théâtre d'ombres, 1984-1997

SUJET REPRÉSENTÉ – le déroulé de l'histoire et de l'œuvre dans le temps :

Le premier personnage qui apparaît arrive par le dernier écran et traverse l'ensemble des écrans en dansant sur lui-même. Il est vêtu d'un boubou jaune. Ensuite, c'est au tour d'un homme (arrivant par la gauche) qui avance solennellement, jetant des feuilles de papier par-dessus sa tête en marchant. Le suit un porte-drapeau dont l'enseigne sous-entend la contestation.

Puis, voici une fanfare de 21 membres. Sa musique exubérante enfle alors que d'autres groupes (malades du virus Ebola, politiciens, mineurs, ecclésiastiques, squelettes) entrent en scène sur la gauche, paradent autour de l'espace d'exposition, puis sortent lentement du cadre.

Pour Josée Drouin-Brisebois, *More Sweetly Play the Dance* est l'« un des chefs-d'œuvre de Kentridge ». Grandeur nature, l'œuvre intègre nombre des disciplines pratiquées par l'artiste, avec une performance cinématographique en action réelle rappelant ses pièces de théâtre, des éléments sculpturaux (chaises et mégaphones disposés tout autour de l'espace, projetant des ombres sur le sol) et des animations au fusain image par image (stop motion) pour lesquelles le créateur est sans doute le plus connu, déployées selon une scénographie évolutive.

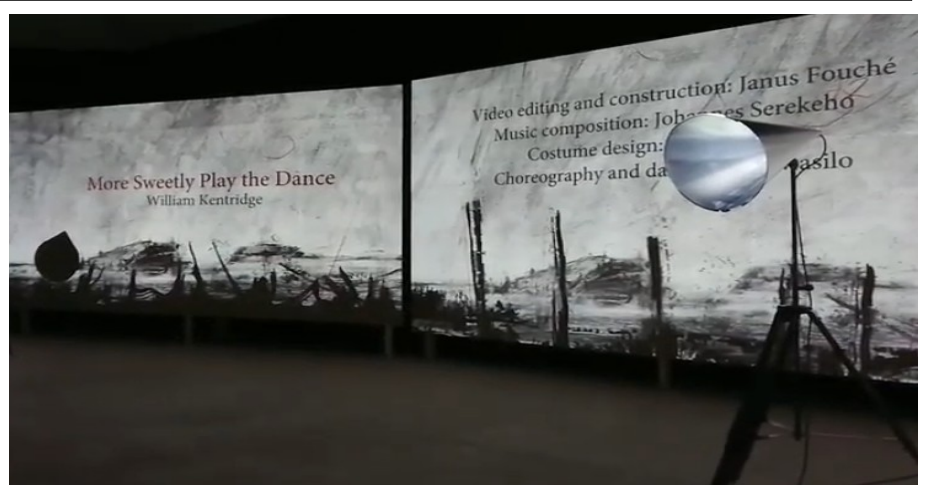
Et cette procession, est-elle festive? Religieuse? Protestataire? Militaire? Politique? Funéraire? Peut-être un peu tout cela à la fois. Soulève la conservatrice Josée Drouin-Brisebois du musée des Beaux arts du Canada qui a acheté l'œuvre en 2016.

Les malades d'Ebola défilent avec leur perfusion dans un pas plus lent. Les politiciens sont symbolisés par leur costume, des micros et un pupitre.

L'objectif de Kentridge, c'est de vouloir au delà de la langue, identifier ses différents corps de métiers ou personnes. Des secrétaires derrière leur bureau où la machine à écrire est agrandie. La danse macabre avec des squelettes qui s'animent, tirées par des deux personnes. La procession « marche à la queue leu leu », accentue l'idée d'un défilé funeste bien que la musique, les chants ou encore les danseurs apportent de la joie du rythme, l'effet sur le spectateur est inévitable.

Le final c'est cette femme tiré sur un chariot qui brandit un fusil. La révolution est toujours en marche, la femme est armée...Espoir ? Équité ? ou Danger ?

« *Les processions sont devenues une manière de symboliser la liberté, la résistance et aussi l'espoir* », explique Drouin-Brisebois. Dans le paradigme de Kentridge, l'acte incarne « la démocratie » et « la liberté humaine fondamentale ».



Une des dernières images, très symbolique, une femme armée, brandit un fusil, tirée par deux hommes, l'image d'un monument aux morts vivants ? D'un espoir ? Le signe que rien n'est terminé ?

Kentridge, annonce indirectement une suite, celle que l'on va se construire en quittant la pièce.

L'oeuvre au programme

« More sweetly play the dance » - La mise en scène

La mise en scène est le fruit d'un long travail en amont, en atelier. L'artiste William Kentridge puise dans de nombreux processus qu'il a déjà explorés précédemment et qu'il agrmente au fur et à mesure (dessin, théâtre, musique, installation...).

Sa mise en scène est cinématographique et théâtrale. C'est là que l'on retrouve le mariage entre sa formation théâtrale (école de mime, directeur et metteur en scène) avec le dessin (passion liée à son enfance). Il s'agit d'un processus lent et précis, pour cela il fait appel à des assistants et des collaborateurs venant d'autres disciplines où l'artiste en est le chef d'orchestre.



Kentridge dans son atelier

Le stop-motion : Technique d'animation à partir de dessin (images) ou d'éléments en volume (figurines Lego, playmobil...). Ainsi, image par image grâce à des prises de vue légèrement décalées, le traitement via un logiciel/application permet de créer une animation à partir des mouvements opérés par les personnages ou objets dans l'espace. On parle d'*animation en volume* pour l'usage de vrais objets ou construits en plasticine.

Le stop-motion dans l'œuvre de Kentridge :

Il est présent très vite dans son travail, après avoir élaboré des décors de théâtre au fusain et à la gouache. Kentridge reprend son principe de superposition comme s'il avait besoin que les images prennent vie. Kentridge a déjà utilisé le stop-motion en faisant des collages de papier articulés par des attaches parisiennes (référence à Dada, collage avec matériaux pauvres).

Sa technique à lui s'inspire du stop-motion traditionnel mais l'utilise avec le dessin au fusain. Cet outil lui permet d'effacer, recommencer sans avoir besoin de tout refaire. En procédant ainsi, il gagne du temps dans son processus. Dans son atelier, le papier à dessin est accroché au mur, la caméra située juste derrière est réglée de façon à bien cadrer le support et la zone qui sera traitée. Cette technique nécessite donc un support, du fusain, un chiffon et une caméra, il la nomme "*l'animation du pauvre*". Mais un procédé idéal pour **générer de la narration**, raconter des histoires, celle qui le touche le plus : celle de son Pays.

Dans «*More Sweetly Play the Dance*», l'arrière-plan est travaillé au fusain et est évolutif mais le spectateur ne le voit pas forcément étant accaparé par les personnages entrant ou sortant et la musique qui rythme l'ensemble.



Au début de la vidéo, après le passage du danseur en boubou jaune de la gauche vers la droite, il y a un passage qui montre plus longuement les paysages en arrière-plan réalisés au fusain et animés par le procédé de Stop-motion. L'impression de voir le vent, le ciel changer, la végétation s'animer...



Pour mettre en scène un tel processus, l'artiste a fait appel à différents Collaborateurs et à une technologie précise. Le mariage des disciplines fait de cette œuvre, une œuvre pluridisciplinaire. Un dispositif technologique composé de huit écrans et vidéoprojecteurs qui a pour mission d'envelopper le champ de vision du spectateur, l'immergeant dans une atmosphère à la fois joyeuse (musique Africaine, rythme) et lugubre (maladie, mort, exil). Immersive et sensorielle, l'œuvre a vocation à s'inscrire dans l'idée d'un art total dont la mise en scène de l'image contribue à diffuser de nombreuses informations aux spectateurs. Qui se prend l'œuvre de pleine face invité à réfléchir sur l'injustice et l'inhumanité sur ce continent et dans le monde.

LIENS ENTRE ARTS PLASTIQUES, THÉÂTRE, DANSE ET MUSIQUE

Questionnements interdisciplinaires

LE THÉÂTRE :

Il est présent à travers la formation de Kentridge, metteur en scène mais aussi par la forte théâtralité présente tout au long de la vidéo et ce jusqu'à la scénographie dans l'espace d'exposition, par la disposition des écrans, des mégaphones et des chaises à destination du public qui bien malgré lui sera immergé par l'œuvre et son dispositif théâtral/scénique.



LA DANSE

La vidéo de 15 minutes s'ouvre sur l'arrivée d'un danseur en boubou jaune qui traverse les huit écrans de droite à gauche en tournoyant sur lui-même aux rythmes des Djembés. La danse avance une sorte de fête à la fois par le dynamisme du danseur et le rythme de la musique. Mais une fois arrivé au dernier écran, le danseur disparaît pour laisser place à un homme qui marche jetant des tracts, la continuité du mouvement se poursuit continuellement avec la marche qui s'amorce, une procession et ce jusqu'à la fin de la vidéo, 15 min plus tard.



Début

LA MUSIQUE :

La musique est audible car diffusée à travers les 4 porte-voix/mégaphones disposés dans la salle afin de permettre une large diffusion auprès du public et ce quelque soit l'endroit où il se situe. Les porte-voix sont une image symbolique de la diffusion et de la projection de la voix pour mieux se faire entendre, c'est l'image sonore de la manifestation dans l'œuvre de Kentridge. Visuellement il attire aussi l'attention visuelle. La bande son est aussi le résultat d'une collaboration avec une fanfare locale et un compositeur.

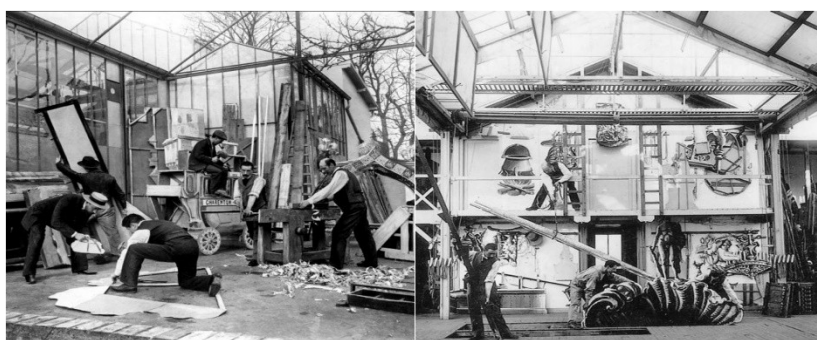
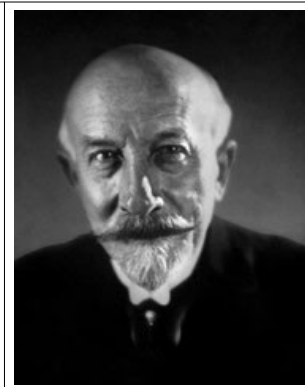


Influences et filiations - Georges MÉLIÈS – Du cinéma à la magie.

William Kentridge, réalise un hommage au cinéma de **Georges Méliès**, tant à son *Voyage dans la Lune* (1902) et au modèle de la lanterne magique que ses tours de passe passe cinématographiques. Kentridge puise chez Méliès une poésie pré-surréaliste qui lui permet de redécouvrir le cinéma dans ses potentialités imaginatives.

Georges Méliès (1861-1938), cinéaste, illusionniste Français.

A 18 ans, il rêve d'entrer aux Beaux-arts, il devient élève du peintre Gustave Moreau mais refuse de finir à l'usine. Envoyé en Angleterre, il découvre la magie, l'illusionnisme ce qui le fascine. Il rachète un théâtre puis devient à la fois magicien, directeur du Théâtre, créateur de costumes, de décors, metteur en scène, directeur de casting. L'arrivée du cinéma va lui permettre d'y associer sa passion. Il réalise, scénarise, fait les décors et produit ses films. Il se fait assister dans son atelier pour la construction des décors et leurs mises en place... Il invente ainsi les procédés comme *le fondu enchaîné, la surimpression, le gros plan, le ralenti, l'accélééré, l'usage des caches et des maquettes, l'arrêt sur image...* et indirectement **les premiers effets spéciaux.**



Célèbre image du *voyage dans la lune*, 1902 – **Atelier**, réalisations des décors par Méliès et ses **assistants**.

***7 Fragments pour Georges Méliès*, 2003. 9 écrans.**

Dans l'œuvre de William Kentridge, le noir et blanc renvoie à au film cinématographique de l'époque. Dans cette installation Kentridge évoque le génie fondateur de Georges Méliès, père du cinéma, des effets spéciaux. Il crée un autoportrait onirique et met en scène son corps avec sa pratique quotidienne.

Ci-contre, il se dessine au fusain de façon réaliste. La vidéo présente le processus à l'envers. L'artiste sort du cadre, là son double apparaît comme par magie et superposition sur le dessin qui prend vie. Ce double sort du champ et laisse la page blanche. Kentridge revient constate la disparition de son dessin et comme par magie des fragments de papiers surgissent et recomposent le dessin, l'autoportrait.

***Invisible mending*, 2003, 2 minutes puis en boucle, (*raccomodage invisible*)**



Exemple de présentation des ***7 fragments*** dans des Expositions sur différents écrans, salle sombre. (ici, galerie d'art à Leeds, UK)



FILIATIONS - Pierrick Sorin – Théâtre optique, magie et burlesque.

Pierrick Sorin (né en 1960), est un artiste français, vidéaste, metteur en scène et scénographe et c'est ici cela qui nous intéresse. Il a l'art de créer des saynètes avec humour dès 1988 uniquement par auto-filmage. Il se fait connaître en 1994, grâce à un duo avec son double (*Pierrick et Jean-Loup*), ce sont des fictions auto-filmées de 2 minutes en moyennes *Un samedi avec Jean-Loup*, *Jean-Loup et les jeux vidéo*, *Pierrick et Jean-Loup font de la musique*, *Pierrick et Jean-Loup font du foot*.

Dès 1995, il met en place des *théâtres optiques* (*hologramme*). En 2001, il réalise *Nantes projets d'artistes*, imaginant des projets loufoques d'artistes dans la ville de Nantes, le tout suivi par de faux journalistes et artistes qu'il incarne à tour de rôle. Il porte aussi un regard sur le cinéma (burlesque et les effets spéciaux en citant Méliès) et sur l'art contemporain et plus particulièrement sur la création artistique d'aujourd'hui.



Pierrick Sorin et le burlesque

Le travail de l'artiste vidéaste français, s'inscrit dans une tradition de l'histoire du cinéma, en passant de George Méliès au genre cinématographique qui est le burlesque. Certes il ne se prend pas au sérieux mais à l'art de faire écho à l'histoire des arts aussi.

Le travail de Pierrick Sorin est à l'opposé de celui de Kentridge qui est d'un extrême sérieux, engagé et fédérateur de prises de conscience, ce que n propose pas Sorin qui se joue de la maladresse et de l'absurde.

Les points communs sont :

- La double référence à **George Méliès** :

À l'introduction des premiers effets spéciaux, à l'univers parfois décalé voire surréaliste avant l'heure et un hommage plus flagrant avec la scène mythique de la lune venant percuter l'un des yeux de la lune. Scène culte du *Voyage dans la lune* de 1902.

<https://www.youtube.com/watch?v=ZNAHcMMOHE8>

- Appartenance à la catégorie des **œuvres multimédias** faisant appel à divers matériaux et procédés techniques conduisant à la création d'une dispositif qui fait œuvre. (questionnements transversaux : l'art, les sciences et les technologies).



Le gag du théâtre au cinéma :

Le **burlesque** dans un genre cinématographique incontournable du cinéma muet des années 1910 à 1930 (vient de l'italien *burlesco*, venant de *burla*, « farce, plaisanterie »). Le jeu des acteurs est accès sur des situations absurdes et irrationnelles, ne se concentrant que sur les expressions (surprise, étonnement, maladresse) parfois en interaction avec le lieu ou le décor. Les deux plus grands acteurs Américains de ce genre sont Charlie Chaplin et Buster Keaton. En France, il y aura dans ce registre Jacques Tati (années 50).



CHARLOT



BUSTER KEATON

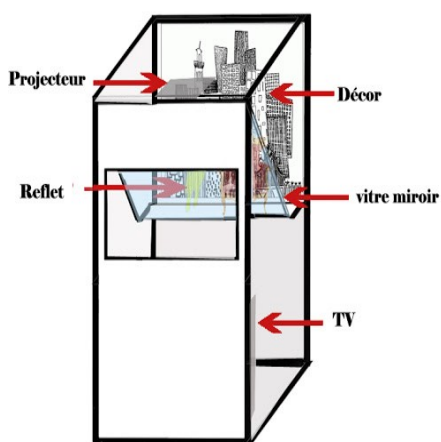


JACQUES TATI

Pierrick Sorin et l'usage des technologies

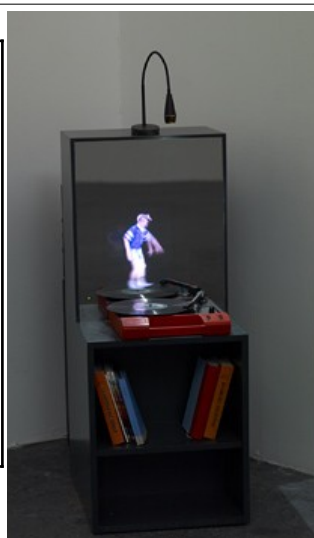
CITATION : « *J'explore deux pistes dans mon travail. La première est guidée par une vision assez pessimiste de la société, exprimée sous une forme humoristique, sans doute pour rendre cette vie absurde plus supportable. La seconde suit une fascination pour la magie visuelle doublée d'une critique ironique pour les artistes qui se prennent trop au sérieux : l'artiste est aussi un amuseur.* » Pierrick Sorin.

Les théâtres optiques sont mis au point en 1995. Le théâtre d'optique combine la mise en scène et l'illusion. C'est un dispositif composé d'un écran de télévision, d'un grand miroir incliné en diagonale séparant ce qui se trouve devant (le décor) et l'image produite et renvoyée sur un écran (derrière). La transparence du miroir laisse paraître la combinaison des deux que l'œil du spectateur assimile sur un seul et même plan, le trompant. Le spectateur est bluffé, médusé par l'animation et la mise en scène d'un personnage en hologramme (lui-même) souvent dans des situations drôles voire ridicules (*aquarium, le tourne-disque, le magicien* avec cette fois-ci, une assistante..). Pierrick reprend le principe de la magie des jeux d'optiques en les adaptant aux nouvelles technologies mais surtout à l'art vidéo qu'il pratique. Le spectateur y trouve toute sa place.



◀ Dispositif technique Mode d'emploi

Le *tourne-disques*
Une des 3
versions existantes
▶
Installation et
Gros plan



◀ *Chorégraphie d'aujourd'hui* Véritables poissons et aquarium

La place du spectateur est indispensable, sans lui, il n'y a pas d'oeuvre. La Petite taille des théâtres optiques conduit à se contorsionner.



Exemple de présentation des dispositifs de l'artiste dans l'espace d'exposition.

Influences et filiations - BLU – Animation, Stop-motion et Street art.**BLU, street artiste Italien, (1980), d'origine Argentine par ses parents.**

BLU a commencé par envahir les rues de Bologne et ce pendant 20 ans. Il a su conserver à ce jour son anonymat tout comme le célèbre street artiste Britannique Banksy dont on ne sait de lui que la ville dont il est originaire (Bristol). Sa carrière commence en 1999, il commence dans l'art de rue (bombes aérosols) puis passe en 2001 aux dessins et aux fresques (peinture acrylique et les rouleaux télescopiques.) et en 2004/05 s'essaie ensuite dans l'animation de petits clips, films et enfin dans la deuxième partie, vers 2006, il mêle les deux, utilisant le stop-motion.

Au début, beaucoup de ses œuvres tournent autour d'une **critique sur le capitalisme, la course à la réussite, les hommes en costumes, l'évolution de l'homme et de la nature, puis la dégénérescence de l'espèce humaine** qui le fera encore plus connaître et reconnaître.

Le nom de BLU est associé aussi à un collectif (collaboration), il va collaborer avec d'autres street-artistes en fonction des projets, nécessaire pour gérer le rapport à l'espace, le rapport technique de l'animation (du stop-motion), les passants, le temps à l'œuvre, le recouvrement en peinture de ce qui se dessine aussitôt (**lien avec Kentridge, sur l'idée d'effacement** pour créer autre chose).

BLU, à la base, est connu pour son travail dans la rue à partir de figures humaines, mais pour certains projets, il va collaborer avec *Ericailcane* (2003 à 2006), qui est spécialisé dans la représentation des animaux.

Le travail de BLU est engagé et d'une grande force expressive. Il recevra de nombreux prix, tant pour sa qualité que son impact sociétal et artistique. Ses créations sont souvent brutes, pessimistes, étranges : peuplées de personnages monstrueux et imposants qui interpellent les passants.

Oeuvres majeures :

Combo (2008, collaboration avec *David Ellis* - Dans cette vidéo, ils vont transformer les murs et les sols d'une maison abandonnée.),

Muto (2009, dont le tournage a été fait à Buenos Aires et à Baden).

Big bang big boom (2010)... **Animations : Child**, 2005 (la première),



Extrait de
MUTO
2009

La plupart des mouvances du street art se revendique comme un engagement, une alternative artistique. **Dénoncer fait partie des ambitions des artistes**, tous ont comme désir de porter sur les murs leurs frustrations et leurs questions et de les afficher aux yeux du monde entier.

Statut de l'œuvre de rue : Blu passe des heures et des journées à réaliser ses œuvres pour ensuite en faire des stop motions de qualité. Suite à différentes polémiques autour de ses œuvres, parfois elles sont remplacées par ses propres peintures (recouvertes), soit elles sont supprimées par la ville ou détruites car réalisées sur des structures abandonnées ou vouées à la destruction. **En 2016, les 11 et 12 mars**, l'artiste a décidé de réagir de façon radicale face à une élite qui cherche à récupérer le street art comme marchandise (thésaurisation privée). Il recouvre toutes ses œuvres réalisées à Bologne en les recouvrant de peinture grise afin d'éviter toute récupération de son travail dans le cadre d'une future exposition organisée à Bologne où des personnes commençait à détacher des graffitis etc (sans consentement des artistes).

CITATION : « A Bologne, il n'y a plus de Blu, et il n'y en aura pas plus tant que les magnats spéculent [sur l'art de la rue]. Pour les remerciements ou les plaintes, vous savez qui contacter. » BLU, 2016.

Son site internet : <http://blublu.org/b/>



Berlin, novembre 2008



Lisbonne, juin 2010



Torta, juillet 2010 (Italie)

ZOOM Sur une œuvre : *Big Bang Big Boom*, 2010 – BLU – vidéo, son, peinture.

***Big Bang Big Boom*, 2010** – vidéo, procédé de Stop-motion dans espace urbain, durée 10 minutes.

Travail ayant reçu le prix du Public 2011 de la compétition labo du festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand et le prix du jury professionnel pour le meilleur court métrage au festival Terra di cinema de Tremblay-en-France. Un travail d'une grande force expressive, sensible et cruel à la fois de par l'évolution rapide de la chaîne alimentaire qui se met en place. Cet art du graff animé est très bien maîtrisé et exploite tous les espaces environnant, il ne se contente pas de peindre sur les murs, le sol, le sable, mais aussi les tuyaux présents, le toit, les moindres éléments présents dans l'espace (sac plastique, poubelle, objets, déchets...), rendant plus réaliste la scène à laquelle nous assistons et ce dans un rythme soutenu, où même le son contribue à sa véracité naissante. Il y a des interférences avec la rue, la vie humaine (les passants), à la fois par un trait d'humour mais aussi

« *Big Bang Big Boom* » commence sur une représentation du Big Bang, qui donne naissance à des premières formes de vie (végétales, animales, humaines). Ces formes s'aventurent dans différents décors, puis commencent à évoluer vers des organismes plus complexes. Cependant, elles se heurtent à des problèmes d'environnement et se font manger à chaque fois par quelque chose de plus grand et de plus évolué qu'elles. Au fur et à mesure, les formes deviennent des animaux aquatiques puis des reptiles et des dinosaures... Une comète arrive et extermine cette « ère » pour laisser la place à un « singe se relevant » et évoluant vers une forme plus humaine. Tout autour d'un silo industriel rouillé, nous assistons alors à une succession de représentations d'hommes à différentes époques de l'histoire de l'humanité, prenant chacun une arme en main. Un compte à rebours sonore est enclenché et le dernier homme dessiné presse la détente de son arme ; le projectile fait le tour du silo et par un subtil jeu de perspective, les hommes se tuent eux-mêmes. La vidéo finit sur une apocalypse nucléaire qui détruit la terre entière : le fameux Big Boom. Un travail de qualité, rythmé. Ainsi l'artiste a voulu donner son point de vue sur le commencement et l'évolution de la vie (et comment il pense que cela pourrait se terminer), ainsi, de par sa démarche engagée, il interroge l'humanité sur son futur !



Comme pour l'artiste William Kentridge, on peut voir les traces de recouvrement et d'effacement du dessin réalisé juste avant (*palimpseste*, voir lexique). La prise de vue en stop motion permet à l'artiste de progresser dans l'espace et de faire évoluer son récit dans la ville, là aussi on retrouve l'idée de la frise, du panorama.



La scène finale, l'évolution de l'homme à travers les époques, arme à la main, puis l'accident survient, l'Homme s'entre-tue lui-même, le dernier ayant l'arme la plus puissante provoque le drame de l'humanité. La puissance de la balle de la mitraillette les traverse un à un, le dernier déclenche son bazooka qui provoque le déclenchement de l'arme nucléaire : retour aux sources, explosion, après le BIG BANG, le BIG BOOM !!

Influences et filiations

- LE BASSIN DES LUMIÈRES

LE LIEU, SA FONCTION :

Le plus grand centre d'art numérique au monde, les Bassins de Lumières, est ouvert. Situés dans quatre alvéoles de la Base sous-marine de Bordeaux, les Bassins de Lumières présentent des expositions numériques immersives monumentales dédiées aux grands artistes de l'Histoire de l'art et à la création contemporaine. Une société privée gère le lieu et les expositions, mais la ville de Bordeaux reste le propriétaire.

COMPOSITION :

- LES BASSINS où l'on peut circuler autour, grâce à des passerelles, les murs servent d'écrans de projection
 - MEZZANINE et les GRADINS, sorte de tribune où le public peut s'asseoir (gradins) pour observer le spectacle ou bien se mettre tout en haut et rester debout (Mezzanine).
 - Le CUBE - lieu consacré à la création numérique contemporaine, espace clos, diffusion en continu, on peut s'asseoir dans des Fat bag.
 - La CITERNE – lieu qui comme son nom l'indique a la forme d'une énorme citerne. La diffusion est double à l'intérieur et à l'extérieur, sa forme circulaire apporte une toute autre approche à l'image projetée.
- Soit 14 500 m²** de surface de projection.



La base sous-marine, vue du bâtiment extérieur qui appartient à la ville de Bordeaux.



L'entrée des bassins des Lumières

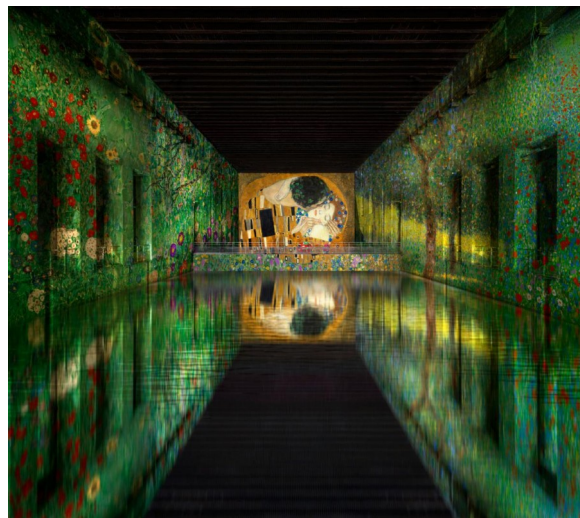
GESTION, AMÉNAGEMENT:

Depuis 2018, **Culturespaces** est le nom de la société qui assure la gestion du lieu mais aussi d'autres monuments historiques et musées, la création de centres d'art et l'organisation d'expositions temporaires et numériques immersives. Ici la société a contribué à aménager 4 bassins confiés par la ville de Bordeaux.

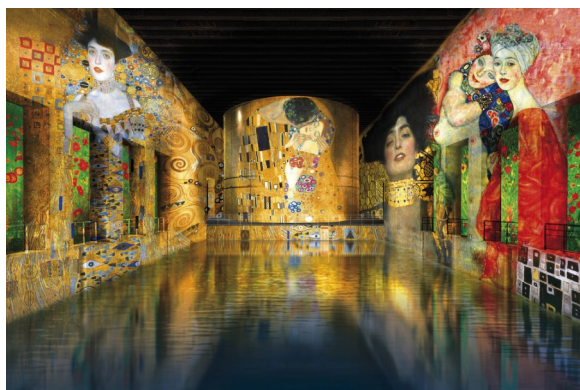
- Travaux de restauration et de réhabilitation du lieu (sols, cuvage, fondations, électricité, insonorisation) et de la mise en place d'espaces techniques (bureaux, régie, serveurs...)
- Création d'un espace accueil, d'une billetterie et d'une boutique (comme dans tous les musées).
- Exploitation des espace de projection par des bâches géantes de 15 mètres de haut.
- Rénovation de la passerelle existante et de deux nouvelles passerelles supplémentaire facilitant l'accès, la circulatio et l'augmentation des surfaces multipliant ainsi les points de vue.
- Installation des projecteurs à l'intérieur de caissons climatisés et chaque enceinte sera orientable et pilotable indépendamment afin de contrôler la circulation du son et d'adapter la qualité au contenu sonore.
- Préserver le lieu d'origine

L'investissement de Culturespaces est de 10 millions d'euros.

Les expositions seront projetées en continu, ainsi il y a plusieurs « tableaux » à découvrir, ça tourne en boucle avec un laps de temps de 2 minutes entre chaque, permettant à chacun de s'organiser, choisir un autre point de vue, se déplacer directement à la Mezzanine, ou bien se rendre au Cube ou à la Citerne...



Exposition Gustav KLIMT, 2020 (entrée).



Vue en contre-champ (à l'opposé), on peut apercevoir la citerne également recouverte d'images.

Influences et filiations LE BASSIN DES LUMIÈRES, espace d'exposition

Le CUBE

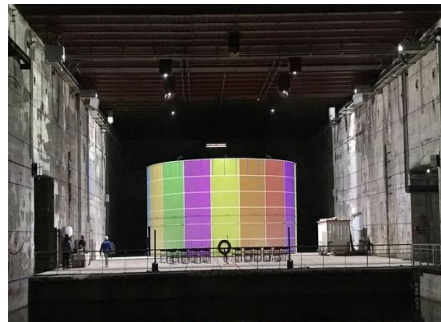
Un espace insonorisé et isolé de 220 m² et 8 m de haut pour une expérience à part et la mise en avant d'artistes spécialisés dans l'art immersif à partir de talents confirmés ou émergents du numérique. L'utilisation et la fabrication de cube est récurrent lors d'exposition car c'est un espace en forme de cube avec juste une entrée et 4 murs. Ce dispositif d'exposition permet d'isoler une œuvre ou de présenter plus facilement une vidéo ou un dispositif de projection nécessitant de l'obscurité ou de la simple pénombre (image numérique, photographies, vidéo... œuvre fragile...).



Le cube vu de l'extérieur (espace clos), ici deux vues de l'intérieur.

LA CITERNE :

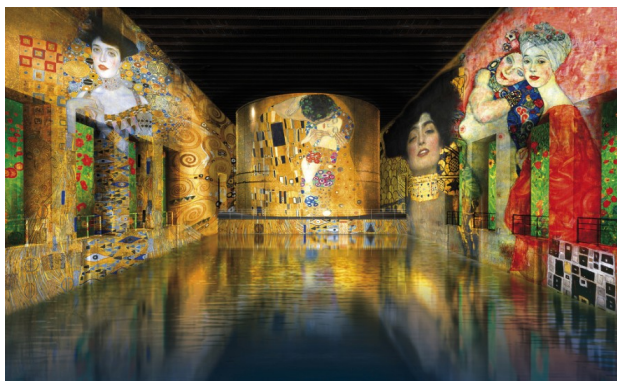
Sa forme cylindre 155 m², 7 m de haut composée de panneaux métalliques fixées entre eux par des rivets. Cet espace permet d'offrir un écran convexe à l'intérieur et concave à l'extérieur. Ainsi le rapport à l'image et à l'espace sont nouveaux et accentuent le rapport spectaculaire que l'on a en temps que spectateur.



La citerne vue de l'extérieur, ici vue de l'intérieur (projections).

LIENS avec l'œuvre de William KENTRIDGE :

- Immersion du spectateur au cœur de l'œuvre
- Déambulation, dès lors que les écrans sont disposés dans un très grand espace, le spectateur peut se stabiliser dans un point de vue choisi et /ou déambuler pour mieux s'en imprégner.
- Multiplication des images
- Diffusion, projection d'images animées dans l'espace (mur / écrans).
- Diffusion sonore par des haut-parleurs (Kentridge utilise des mégaphones/ porte-voix).
- Diffusion d'un arrière-plan, superposition des images
- Mouvement, animation, dynamisme



Vue des bassins des lumières – 2020
Exposition sur *Gustave Klimt*, *Paul Klee*,
groupe *Secession* à Vienne et *Egon Schiele*.



William Kentridge, *More sweetly play the dance*, 2015.
Exposition à Arles en 2016. 8 écrans répartis dans l'espace.
Vidéo sonore de 15 minutes.

LEXIQUE

Danse macabre : C'est un thème présent dans l'art et plus précisément la culture populaire à la fois en Europe (dans le folklore), apparu à la fin du Moyen Âge.

La Danse macabre puise sa source à la fois dans la vie de tous les jours, les inquiétudes naissantes de l'époque, le rapport à la mort et dans l'imaginaire. Par cette danse (une sarabande) qui mélange les morts et les vivants, rappelle aux mortels combien ils sont fragiles sur cette terre. Elle présente la vanité des hommes en s'appuyant sur les distinctions sociales et dont se moque le destin, fauchant le pape comme le pauvre prêtre, l'empereur comme le paysan. C'est une leçon de morale adressée aux vivants afin de réfléchir à leur condition : elle apprend aux plus grands que personne n'est au-dessus des lois, mais tous égaux face à la mort (la guerre, la maladie et plus particulièrement la peste).

On peut voir la danse macabre comme un message subliminal avec une pointe d'humour.

Hybridation : C'est le fait de mélanger des éléments entre eux, il peut être croisé, assemblé...ce terme est issue des sciences et trouve tout son sens dans l'art avec l'apparition des techniques mixtes.

Installation : L'installation est composée de deux à plusieurs éléments en lien entre eux qui sont installés dans un espace. Cet espace participe à l'œuvre. Le spectateur est alors soumis aux exigences de l'artiste et de *son mode de présentation* ou de « *confrontation* » avec celle-ci selon les conditions imposées.

Parfois, l'artiste choisi le site avant, ce qui influence ses dimensions formelles, techniques et sémantiques mais questionnera toujours sa présentation.

Si l'œuvre est en lien étroit avec le lieu à savoir qu'elle n'est pas transportable ou transposable ailleurs mais bel et bien conçue pour ce lieu, alors, on parle d'**œuvre in situ**.

Pluridisciplinarité : Le fait de mélanger, associer différentes disciplines, domaines artistiques entre eux. Après le rejet de l'académisme et des écoles des Beaux arts, la porosité des frontières entre les arts a permis ces mariages conduisant à de nouvelles formes d'expression, du métissage et de l'hybridation aussi. **Kentridge** aime mélanger les techniques n'en privilégiant aucune sur une autre.

Œuvre engagée: C'est une œuvre dont la teneur, le message est volontairement engagé par l'artiste, cela peut être de manière politique, écologique, sociologique... L'artiste prend alors position à travers les moyens plastiques qu'il a mis en place pour exprimer ses idées.

William Kentridge est un artiste engagé au delà du continent Africain, ses causes sont universelles.

Œuvre in situ: C'est une œuvre qui a été pensée, conçue pour un lieu précis, souvent en lien direct avec ce lieu, ses formes architecturales, sa fonction, ses matériaux... L'œuvre in situ est spécifique à ce lieu et ne peut être déplacée ailleurs. Elle est permanente ou détruite volontairement.

Œuvre sensorielle : C'est une œuvre qui fait appel aux sens du spectateur, cela peut être dans le cadre d'une déambulation (James Turrell), avec une participation physique du corps (Miguel Chevalier), comme elle peut être immersive (Yayoi Kusama), tactile (*Les pénétrables* de Soto), olfactive (installations d'Ernesto Netto, *The plight* de Josef Beuys)...ou susciter des émotions, des souvenirs (Christian Boltanski), elle peut être sonore, soit parce qu'il y a une bande-son en plus d'une image (art vidéo, sculpture sonore) ou bien n'être qu'une œuvre sonore (Janet Cardiff, *40 voix pour un motet*).